



FRANK ESCOUBÈS

Pop
démocratie

La démocratie est (aussi) une fête

 ***l'aube***

POP DÉMOCRATIE

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Ouvrage édité par Mathieu Souquière

© Éditions de l'Aube, 2023
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-5295-8

Frank Escoubès

Pop démocratie

La démocratie est (aussi) une fête

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

*La démocratie, autrement. L'art de gouverner avec
le citoyen*, avec Gilles Proriol, L'Observatoire,
2021

Pris de court; tentative de digestion du monde,
Massot, 2018

b., Littéraire, 2014

À Delphine, son écoute, sa délicatesse.

À ma mère, à mon père, une époque enchantée.

Remerciements

Je remercie tout particulièrement Mathieu Souquière pour ses précieux conseils et sa très grande générosité tout au long de l'écriture de ce livre.

J'adresse ma sincère affection à mes collègues de Bluenove, lieu de toutes les effervescences : Antoine Brachet (pour son fol optimisme), Kristy Anamoutou (pour ses conseils les plus geeks), Guillaume-Alexandre Collin (pour sa culture musicale et bédéphile) et Maxime Barbier (pour ses intuitions politico-militantes).

Je remercie Gilles Proriot (mon coauteur de *La Démocratie, autrement*, qui fut « à la racine de l'arbre »), Nathan Stern (ce génie du lien social), Isabelle Scarabin et Grégoire Cazcarra (à qui je dois la maternité-paternité du titre *Pop démocratie*), Denis Lafay (qui eut l'intuition des éditions de l'Aube) et quelques amis journalistes qui me pardonneront d'avoir eu la dent dure contre la profession.

J'ai une pensée particulière pour Jérôme Cohen qui se reconnaîtra et qui, je l'espère, en sourira.

Sans oublier Yves Mathieu et Judith Ferrando de Missions publiques, car ils ne cessent de repousser les frontières de la participation citoyenne.

Je suis enfin très reconnaissant à ma relectrice, Élisabeth Roy, qui a effectué un travail d'une précision nanométrique.

Et bien sûr, je salue Michel Houellebecq qui n'est au courant de rien, mais qui a sa part de responsabilité.

N'hésitez pas à rejoindre la cause de la pop démocratie en vue de la présidentielle de 2027 en écrivant à mon adresse : frank.escoubes@bluenove.com

« C'est une entreprise difficile que de créer une civilisation nouvelle, alternative. »

DAVID GRAEBER

« Ce livre est une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait. »

ERNEST HEMINGWAY,
Paris est une fête, 1964

Avant-propos

On frappe à la porte. Dans l'appartement, les convives se sont mis à table, l'ambiance est joyeusement bruyante, ça rit, ça s'échange des souvenirs de vacances, l'été s'étire. Zoé, la propriétaire des lieux, se lève et va ouvrir, on attendait encore un ami de Jeanne, de passage à Lyon.

Le type s'excuse vaguement du retard. Il ne semble pas plus gêné que cela de venir sans Jeanne, qui est clouée au lit par la fièvre d'une neuvième vague virale. Il ne connaît personne, pas même Zoé, l'hôtesse. « Entre ! Les amis de mes amis sont mes amis ! », lance cette dernière pour le mettre à l'aise. Il concède un signe de tête aux convives, un peu distant, on l'accueille dans la joie et la bonne humeur, un verre de vin, « tiens, sers-toi, il reste du taboulé ».

Assez brusquement, l'invité surprise coupe la parole de l'un des convives, qui venait d'évoquer le coût « délirant » de son plein d'essence. Le type s'en prend à l'Ukraine, à la stupidité

des sanctions sur la Russie, « mais quelle connerie ! » Tout le monde se tait, on n'a pas l'habitude d'un ton aussi cash, comme ça, un samedi soir juste après la salade. Puis le sujet bascule sur le fiston d'une autre convive qui a été admis l'autre soir aux urgences à l'hôpital pour un panaris « très douloureux », et qui a dû attendre douze heures avant d'être pris en charge. Évidemment, on se gausse de Macron autour de la table, quelques bonnes blagues fusent. Le type qui s'est greffé à la soirée passe en mode offensif : « Pas un peu scandaleux de se pointer aux urgences pour un panaris ? » On pouvait bien applaudir le personnel soignant tous les soirs, à 20 heures, pendant le premier confinement, mais là, « on se fout pas un peu d'eux ? » Au bout de la table, une conversation parallèle démarre. « Gonflant, ce mec. Et toi, les vacances ? »

Quand vient le moment du dessert, trois groupes se sont formés autour de la table. Ceux du bout ont définitivement laissé tomber le pseudo-débat, ils en sont à organiser le prochain week-end de pêche. Trois autres personnes ont préféré poursuivre la discussion sur l'hôpital public dans la cuisine, en restant dans leur bulle, ignorant le dernier groupe des acharnés qui s'engueulent littéralement à coup de « n'importe quoi, le RSA ! » Ils ont bifurqué sur les chômeurs qui gagnent plus que les smicards. C'est à qui couvrira la voix de l'intrus, lequel n'en finit pas de monopoliser la

parole. La maîtresse de maison, gênée, ferme les fenêtres pour ne pas déranger les voisins... On se souviendra de la soirée comme d'un long et pénible malaise.

Imaginez que la Démocratie se soit invitée à un dîner et ait ainsi frappé à la porte... Elle se comporterait sans doute exactement comme ce type. Un convive pas franchement désiré, à la fois teigneux, hautain et rabat-joie, dont la plupart des autres participants finiraient par se tenir à distance. Certains se sentiraient incompetents, désarmés, et lâcheraient l'affaire. Les plus téméraires finiraient par s'insulter, poussés à bout par les outrances du bonhomme. Ainsi en va-t-il de ce qu'est devenue notre démocratie: au mieux, elle nous ennue et nous pèse, au pire, elle nous désole et nous exaspère.

Ce livre est une irrévérence. Une irrévérence envers la démocratie telle qu'on la connaît et la pratique depuis 1789. Il assume donc une forme de radicalité, la fin justifiant les moyens. L'obsession des pages qui vont suivre? Faire de la démocratie-repoussoir que nous connaissons, et qui fabrique des records d'abstention, scrutin après scrutin, une démocratie *désirable*. Le terme est convenu, presque éculé, mais il s'agit bien de cela et de rien d'autre: regagner le cœur des femmes et des hommes, redonner le goût et le plaisir d'une démocratie devenue indigeste. Une démocratie qui ne serait pas « le pire des systèmes à l'exclusion

de tous les autres », mais bien le meilleur que l'on ait jamais su inventer et qu'il nous faut aujourd'hui, assurément, réenchanter.

Pour cela, nous avons comme impératif de changer de regard sur cette formidable conquête du vivre-ensemble en la faisant tomber de son piédestal républicain. *Les institutions ne suffisent plus pour faire vivre la démocratie*. Il nous faut revenir aux sources de cette « démocratie aux marges » dont parle l'iconoclaste anthropologue David Graeber, celle des « zones d'improvisation culturelle » qui sont nées avant la république et qui réunissaient des groupes tout à fait hétéroclites de citoyens. Une pratique un peu pirate, un peu improvisée, qui fuyait le formalisme rébarbatif des institutions et des rituels imposés au bénéfice d'un processus grisant de « refondation démocratique ». Si la démocratie a aujourd'hui un avenir, c'est (aussi) en dehors des limites du gouvernement et du Parlement. C'est ailleurs qu'on doit aller chercher des vitamines, hors de toute tradition figée, dans ce que la *culture* a de plus stimulant à nous proposer. Pour être plus précis, dans ce que la culture populaire – la *pop culture* – est capable, par la magie colossale de son impact, de nous transmettre, toutes classes et toutes générations confondues : musique, cinéma, roman, science-fiction, série télé, BD, jeu vidéo, photo, stand-up, podcast, mode, design, fiction radio, documentaire, théâtre, animation, festival, *pop art*, *street art*, autant de formats dont

la principale caractéristique est d'être produits et aimés par le plus grand nombre, à l'opposé d'une culture élitiste ou avant-gardiste qui ne touche qu'une partie aisée ou instruite de la population.

Sans céder à la tentation d'emprunter les pas de plus grand que soi (et ce sera une entorse au parti pris de ce livre consistant à refuser la facilité de citer les plus grands auteurs de la pensée démocratique pour gagner des galons d'autorité), autorisons-nous une seule – et vague – paternité intellectuelle dans la réflexion du théoricien politique Antonio Gramsci. Lointaine influence s'entend, car la dimension marxiste des thèses de Gramsci a mal vieilli. Mais demeure l'idée centrale de l'emprise de la *culture des dominants*, qu'il s'agisse des « bourgeois » d'antan ou d'influenceurs plus modernes, sur la vie politique d'un pays et son système de pouvoir. Dans toute démocratie, les outils culturels hégémoniques des puissants tels que les grands rituels républicains (les élections, les référendums), les partis et mouvements politiques, les sondages ou les médias de masse inculquent une certaine vision de la vie politique, avec leurs formats traditionnels et empesés qui cèdent aux sirènes de l'axe gauche-droite, et qui imposent les termes du débat public. Il est temps de bousculer ces normes. D'oser faire entrer la démocratie dans la culture du quotidien, celle qui « colle » et parle au grand public, partout et en tout temps, et d'en faire une fête, un *désir* populaire.

Comment ?

En transformant tout d'abord la démocratie en objet éducatif et ludique dès l'école. Du Parlement des enfants à l'autodéfense intellectuelle des élèves, de la communication non violente à la compréhension des émotions collectives, les portes de l'apprentissage sont grandes ouvertes. Il faudra pour cela avoir l'audace de faire des questions démocratiques un réflexe dont la pop culture viendrait s'emparer. Il y a un pari pascalien derrière cette audace : croire qu'un manifeste punk, une ballade folk ou un tube de rap éveillent à la conscience politique, qu'ils sont de la *prépolitique* mêlant décibels, émotions et communautés de fans ; penser que *Les Guignols de l'info* étaient bien plus qu'un divertissement de marionnettes, en ce qu'ils ont forgé un vocabulaire et une *attention* chez les jeunes ; reconnaître le pouvoir de conscientisation du cinéma, des séries télé ou des romans graphiques, car ils sont des révélateurs au sens photographique du terme ; considérer qu'à bannir de ses combats la notion même de plaisir, la politique se tire une balle dans le pied. Elle devient une démocratie « casse-bonbons », dont le catastrophisme sans solution finit par horripiler une part grandissante de la population. Le premier chantier du renouveau démocratique se passe d'abord et avant tout dans la tête et dans le cœur, « dans les mœurs et dans l'éthos », comme on disait en 68. Toute éducation

esthétique y contribue. Nous appellerons cela le « front culturel ».

En complément de cette première ligne, il est urgent de créer du frottement en imaginant une démocratie du quotidien, « hors les murs », loin des bâtiments institutionnels. Qu'on lui lâche enfin la bride, mesdames et messieurs les élu(e)s, pour que notre système politique puisse faire l'école buissonnière : être là où l'on ne l'attend pas. Quel bonheur de grandir dans une démocratie que l'on croiserait dans tous nos lieux de vie, des parcs aux centres commerciaux en passant par les bars, les gares ou les librairies ! De façon informelle, vivante, décomplexée, au point que sa présence finirait par devenir normale, presque inconsciente. Souvenons-nous de l'extraordinaire foisonnement des radios pirates, puis des radios libres au début des années 1980, lorsque l'exubérance du *do-it-yourself* (DIY, « faites-le vous-même ») était à son apogée. Et replongeons-nous dans les premières heures d'internet, où tout n'était que friche et exploration libertaire. Qu'est-ce que ces épisodes de notre vie collective racontent de la société et de son désir d'émancipation des institutions ? Qu'on a beau cadrer, organiser, réglementer, le plaisir d'enjamber les haies sera toujours irrépressible. Ne peut-on envisager l'émergence d'un véritable *underground* de la démocratie, à la fois impertinent et accessible à tous, comme il existe un *underground*

artistique et culturel où tout s'invente et se crée? Ne doit-on pas rêver d'une architecture des édifices de la démocratie qui soit adaptée à l'art de la décision collective, signée par des « architectes concertants » gentiment déconcertants? Questions rhétoriques! On ne touchera pas les têtes et les cœurs sans créer un maximum d'occasions de contact entre nos concitoyens, au coin de la rue, au pied de chez soi, sur les terrains de foot, dans les futurs « petits *corners* » de la démocratie, avec juste ce qu'il faut d'auto-organisation, d'artisanat et de cours de récréation. Après le front culturel, nous en appellerons à un « front concitoyen », en retournant à l'étymologie « co-citoyenne » : faire *ensemble* la démocratie.

Enfin, ne perdons pas de vue (ou d'odorat) l'air que nous respirons, l'éther dans lequel nous sommes tous plongés et qui alimente la pompe. Ce bain amniotique qui informe les électeurs, mais aussi tous les acteurs de la pop culture : je veux bien sûr parler des médias. Il est illusoire de penser que nous faisons, nous autres citoyens, directement l'expérience de la politique. Sauf à être dans le dos d'un migrant, dans la peau d'un détenu ou dans la tête d'une personne discriminée. La plupart du temps, notre rapport au monde transite par quelques médias de masse et par le web des GAFAM. L'urgence, dans ce domaine, consiste à provoquer une révolution des pratiques médiatiques, qui permettra de revoir de fond en comble la

manière dont l'information est partagée avec le grand public. « Écoanxiété, antivax, *cancel culture*, dédagisme, ensauvagement », autant de banderilles plantées par les journalistes dans le cou de la bête publique que nous sommes. On finira bien par en rendre l'âme, succombant à la violence qui nous entoure. « On ne peut pas dire la vérité à la télé, il y a trop de monde qui regarde », disait Coluche. Aurait-on le courage de demander aux médias un début de trêve ? Oserait-on leur enjoindre de « changer de disque », en éliminant les slogans et les mots contaminants de leurs unes, pour les sommer de nous surprendre positivement ? Cessez les rituels médiatiques convenus de nos (trop) rares moments démocratiques, comme ces débats télévisés stériles et autres décomptes des temps de parole, donnez-nous envie, faites-nous rire parfois et faites-nous réfléchir en même temps. C'est le contrat social minimum qui nous lie. Ce troisième front, nous l'appellerons le « front médiatique ».

Ce n'est ni par davantage de proportionnelle à l'Assemblée nationale ni même par des baisses d'impôts que l'on surmontera la crise démocratique qui nous ronge. C'est en ouvrant trois nouveaux fronts de reconquête en parallèle : culturel, concitoyen et médiatique. C'est en faisant naître une véritable ambiance populaire de la démocratie que nous en retrouverons le goût. Baptisons-la festive,

FRANK ESCOUBÈS

cette démocratie, underground, furtive, caméléon, joyeuse, désennuyée, ou tout simplement « pop ». Mais n'attendons plus pour entrer dans la danse.

Car oui, la démocratie doit (aussi) être une fête.